

La Grande Chartreuse.

Comme tout ce qui est massif, la montagne de Chartreuse dissimule une quantité incroyable de plis troublants ou attirants. On dirait qu'une âme énigmatique épouse les plissements argentés de la roche. L'imagerie paisible est pourtant présente : sapins, ondulations herbues, falaises grises, aiguilles calcaires, torrents, combes et pâturages, mais très vite, on soupçonne un sens plus profond, comme si une main immense avait particulièrement froissé la terre à cet endroit, réalisant une complication géologique propice à l'enfouissement des pensées, à la dissimulation des corps, et à un éloignement du monde dans une proximité évidente du ciel.

Depuis des siècles, au coeur secret de ce coeur de roche, un battement monacal, tantôt sourd, tantôt cristallin. Le tintement lointain des cloches comme les ondes d'une grande solitude qui se propagent d'un site à l'autre, à travers failles et fêlures. A la différence d'autres blocs montagneux, la Chartreuse ne se laisse pas aisément parcourir. Quelque chose d'un labyrinthe à plusieurs plateaux puisque tous les lieux qui sur une carte semblent proches, sommets, petites vallées, replats, sont en réalité complètement séparés.

C'est dans la Chartreuse que Vollard venait marcher, souvent, jusqu'à l'épuisement. Il marchait. Il parlait en marchant, s'épuisait à marcher et parler. Vers le soir, quand la courbure de l'espace devient la courbure du temps, quand l'ombre des arbres s'allonge sur des prairies couvertes de millepertuis et de chardons, que la sapinière noire forme un angle bien net avec un champ encore inondé de lumière, Vollard se laissait tomber entre les hautes herbes et les éboulis, l'odeur de la terre et de l'écorce, et là, enfin, il pouvait ouvrir un livre, n'importe quel livre dont les phrases tantôt s'accordaient au paysage, tantôt se déployaient dans un décalage vertigineux.